

Quelques heures avant l'accident. Si je pouvais revenir en arrière, c'est là que je retournerais. Si j'avais le pouvoir de changer le passé et d'empêcher la mort de Louis, bien sûr que je le ferais, Hania. Et tu vivrais dans un monde bien différent. Je t'aurais prise dans mes bras à ta naissance. Je t'aurais bercée, embrassée, consolée, toutes ces choses que font les mères. Et ton père vivant en aurait fait autant. Tu n'aurais pas connu l'abandon. Tu n'aurais pas connu ma trahison. Mais ton père est mort. Et ta mère s'est enterrée avec lui. Ma vie a cessé avec celle de Louis. Et toi, tu commençais la tienne.

Tu as envie de me revoir. Tu voudrais me connaître. Je ne suis pas certaine que celle que je suis aujourd'hui puisse t'intéresser. Mais je n'ai pas toujours été cette femme-là. Tu as été une enfant désirée. Profondément. J'écris ces mots pour te libérer. Pas pour me libérer. C'est trop tard. Mais pas pour toi.

Maintenant, c'est l'habitude qui me garde en vie. Assise sur ma galerie, la mer devant, plus rien derrière. Enfin, pas tout à fait rien. Il reste toi. Encore

là, après tant d'années. Quel âge auras-tu demain? Seize ans? Dix-sept peut-être? La date de ta naissance aura pour toujours dans mes souvenirs l'écho d'une catastrophe. Dans laquelle tu n'es pour rien. Mais avec laquelle tu vivras toujours, condamnée comme moi.

Un peu plus loin vers l'ouest, sur la plage, une autre vieille maison tient encore debout. Autrefois, bien avant que tu naisses, une tragédie qui ne m'appartenait pas s'y est imposée à mon regard. Était-ce seulement le hasard?

C'était un hiver froid sur la côte dépeuplée. Je me souviens d'un cri glacial. Un cri de femme, qui résonne encore dans ma tête aujourd'hui. J'ai six ans. Je suis emmitouflée dans mes foulards et mon univers silencieux de blancheur infinie. Ma sœur et ses amis fument des cigarettes derrière le bureau de poste. Et moi, toute seule, je me bâtis un igloo sur la plage. Un petit garçon surgit devant moi, muet. Il n'a qu'une seule mitaine. Sans une parole, il se met à consolider mon mur, face à la mer. Je le laisse faire. Puis ce grand cri dans le froid. Je me mets à courir vers ce cri. Je me souviens de la voix de Mélissa qui me rappelle. Je me souviens de cette fenêtre qui donne sur la mer. Cette fenêtre où tout le rouge m'apparaît. Tout ce rouge éclaboussant mon univers blanc. Un corps d'homme étendu sur le plancher de la cuisine, une carabine à la main. Sa tête éclatée. Et une femme qui pleure, seule, devant tout ce sang. Je me souviens encore de ma sœur qui

m'attrape, qui m'emmène avec elle. Et de cette image que je porte encore, pendant que Mélissa m'entraîne, un petit garçon sur la plage qui se bâtit une maison avec une seule mitaine.

L'image du corps de cet homme se mélange aujourd'hui avec celle du corps de Louis, que je n'ai jamais vu. Je n'ai pas vu son sang, sa tête éclatée. Je ne vois que cet homme sur son plancher de cuisine. Et la douleur de la femme. Elle est devenue mienne. Et bien avant l'heure, comme une prémonition, j'ai été hantée par l'image du sang éclaboussé, de la carabine encore fumante. Hantée par ce qui, peut-être, traverse l'âme de celui qui s'est condamné lui-même. La force d'esprit nécessaire pour appuyer sur la gâchette, le froid canon du fusil contre la gorge, les dernières pensées qui s'affolent, le léger tremblement de la main, la raideur de la nuque, la sensation du cœur qui bat encore, ignorant que sa tâche s'achève, la dernière bouffée d'air dans les poumons, le vide autour et le geste fatidique. Jusqu'au dernier mouvement de la main, le corps s'accroche toujours, refusant la décision de l'esprit. Il faut un certain courage pour imposer à la main un geste qui la tuera. Peut-être en faut-il davantage pour rester en vie malgré les raisons qui poussent à en finir. Je ne sais pas. Je ne veux pas le savoir.